



...LE PORTRAIT DE L'AMÉRIQUE DES MARGES ET DES DÉCLASSÉS. IT'S NOT ONLY ROCK'N ROLL AND WE LIKE IT.

NICK TOSCHES en quatre dates - 1949 Naissance à Newark. 1959 Grandit en écoutant «une mauvaise radio et les disques disponibles dans le juke-box du bar du coin.» 1972 Devient rock critic au magazine «Cream» puis publie «Country». 1994 Publie «Trinités», thriller philosophique sur la mafia. 2001 Sortie de «Confessions d'un chasseur d'opium» et de «Dino».

R O O C

K ' N

... CHASSEUR DE SERPENTS ET CRITIQUE ROCK, AMI DES PUNKS NEW-YORKAIS ET DE JERRY LEE LEWIS, HISTORIEN DE LA MAFIA ET DU TRAFIC DE DROGUE, NICK TOSCHES TRACE DEPUIS TRENTE ANS...

LIVRES PAR JACQUES BRAUNSTEIN
PHOTOS RICHARD DUMAS

P

P antalon rose, veste rouge, chemise noire ouverte sur un marcel, cheveux gominés... Quand Nick Tosches débarque dans les salons d'un quatre étoiles parisien, il est à la hauteur de ses personnages. Il porte cet accoutrement avec la décontraction de Dean Martin au bord de la piscine du Sands de Las Vegas, parle avec l'accent inimitable des Italo-Américains de Newark (connu désormais de tous les fans des *Sopranos*), le tout mâtiné d'expressions rocailleuses héritées de ses longues virées dans le Sud profond.

Nous voilà face à un géant de la littérature telle que nous l'entendons. De ses débuts en 1972 comme rock critic, à son dernier livre paru en France, *Confessions d'un chasseur d'opium*, Tosches trace en creux un portrait impeccable de l'Amérique contemporaine. Passionné par la

O O P

...



● ● ●
 mafia, il est l'auteur d'un livre sur Dean Martin, *Dino*, et de deux polars, *Trinités* et *la Religion des ratés* (Folio Policier). Sans doute les livres les plus importants sur l'organisation, depuis *le Parrain* de Mario Puzo. Finis le code d'honneur alambiqué et les baisers sur le petit doigt. Dans *Trinités*, Tosches montre comment la volonté de puissance et l'appât du gain écrasent tous les serments et toutes les loyautés.

«MAINTENANT QUE SCORSESE SORT AVEC DES MANNEQUINS...»

« Quand je suis passé à la fiction, j'ai pris ce que j'avais vu dans mon entourage depuis mon plus jeune âge. Beaucoup des copains avec qui j'ai grandi sont entrés dans la mafia... J'ai continué à les fréquenter, ce sont les gens les plus honnêtes et les plus droits que j'ai rencontrés. » Silence. Les atrocités qu'il raconte dans ses livres passent dans son regard. Mais Tosches n'est pas là pour donner des leçons de morale. Il préfère parler de l'« image totalement fautive de la mafia. Mario Puzo a inventé le terme de "godfather" et les journaux se sont mis à l'utiliser. Même le FBI s'en sert. » Au passage, il égratigne un peu le spécialiste titré : le réalisateur Martin Scorsese, qui travaille sur une hypothétique adaptation de *Dino* depuis des années. « Je l'ai toujours vu traîner dans le coin. Mais maintenant qu'il sort avec des mannequins, il voudrait qu'un géralogiste démontre que son nom est d'origine écossaise... »

leur temps à organiser des concerts, des tournées, des soirées après les concerts... Tout était gratuit. Après une assez brève existence, *Rolling Stone* commençait à devenir mainstream, une sorte de *Time Magazine* rock. *Cream* se voulait en réaction par rapport à ça. On tentait d'écrire d'une manière rock'n roll sur le rock'n roll. Mon copain Richard Melzter s'est amusé à faire une critique de disque en buvant une bouteille entière de gin et il écrivait ses impressions au fur et à mesure. Et puis, bien sûr, on écrivait des critiques de disques sans les écouter, juste en se basant sur la pochette. J'ai fait ça aussi avec des livres : "Ce mec a vraiment l'air d'un putain d'enculé de trou du cul, ne lisez pas son livre" ou "Cette fille a vraiment l'air de savoir quoi faire de votre fric..." C'était bien. »

Nick Tosches adopte une attitude punk face à la culture officielle américaine. Vous aimez Frank Sinatra, il vous explique que le grand bonhomme, c'est Dean Martin. Vous idolâtrez Elvis Presley, lui préfère Jerry Lee Lewis. Un sens du paradoxe qui remonte à son premier livre, *Country, les racines tordues du rock'n roll* (Allia). Il y indiquait comment musiques noire et blanche, guitaristes black des bayous et musiciens red neck déclassés se sont ré pondus tout au long du siècle pour construire les bases de la pop

**«ON ÉCRIVAIT DES CRITIQUES DE DISQUES OU DE LIVRES SANS LES ÉCOUTER, JUSTE
 "CE MEC A VRAIMENT L'AIR D'UN PUTAIN D'ENCULÉ DE TROU DU CUL, N'»**

On en vient au personnage de l'oncle, « gloire locale de la mafia new-yorkaise » qui plane sur ses deux romans. Dans la réalité, il s'agit de son grand-oncle Giovanni : « Il a arrêté de fumer à l'âge de 94 ans, je lui ai demandé pourquoi, et il m'a répondu : "Ça a perdu son intérêt." Il parlait très vieux, c'était un grand monsieur, un des derniers à avoir connu les temps anciens, avant que les mafiosi ne prennent tous des stéroïdes et s'efforcent de ressembler à des cadres de Wall Street. » Tosches semble avoir puisé beaucoup chez ce parent au verbe rare pour élaborer ses thrillers. Et accessoirement son look, dont on apprendra qu'il le quitte assez facilement pour enfiler un vieux jean dès qu'il n'est plus sous les feux de la rampe. Mais là, il prépare un concert-lecture de poésie, pour le lendemain à Beauvoisin, en compagnie de sa vieille copine Patti Smith. Assis sur scène, pensant qu'elle chante, il fumera avec le plus grand détachement devant une salle comble, cabotinant dans son rôle préféré : celui de l'oncle Giovanni.

AVENTURE «CREAM»

La plupart des lecteurs de Tosches ignorent tout de la complexité du personnage. Ses biographies express affirment que « chasseur de serpents, il a décidé de devenir poète et écrivain le jour où il s'est fait mordre ». En fait, il n'a taquiné les reptiles qu'une semaine. Une coquetterie de plus qui fait que beaucoup ignorent qu'avant de devenir l'historiographe de l'honorable société, Nick Tosches a eu une tout autre vie. « En 1972, un peu par hasard, j'ai rencontré Barry Kramer, le fou qui a lancé *Cream*, et il m'a proposé d'écrire dans son journal. Il ne pouvait pas conduire car il s'endormait tout le temps. Il a fini par mourir à force de mélanger les pilules et l'alcool. »

Avec Richard Melzter, Lester Bangs, Greil Marcus et quelques autres, ils allaient bâtir un journal mythique pour trois générations de rock critics. Nous ne gagnions pas grand-chose, mais les maisons de disques passaient

culture contemporaine, discographie impeccable à l'appui. Il semble avoir toujours navigué, sans jamais se prendre au sérieux ni devenir prisonnier du personnage qu'il se donne tant de mal à façonner. « Les gens commençaient à intellectualiser le rock. Il était plus ou moins en train de mourir à force d'être persuadé de sa propre importance. J'ai cherché la musique la plus indéfendable : c'était la country. »

MOINS D'ÉNERGIE, PLUS DE TRANQUILLISANTS

Parallèlement, Tosches est de tous les concerts qui jettent les bases du punk américain (Patti Smith, les Ramones, Television...). Mais répond, avec une pointe de morgue, qu'il n'a jamais vraiment été impliqué dans aucune scène, avant d'ajouter qu'il connaissait tous les musiciens : « Je traînais avec une bande de poètes plus âgés, comme Gregory Corso, que personne ne lisait. Personne n'a jamais vraiment lu de poésie. On allait à la Factory ou à Max Kansas City, au CBGB... »

On l'interroge sur les filiations entre son travail et celui d'un Jack Kerouac ou d'un Hunter S. Thompson. « Je ne m'intéressais ni à la beat generation, ni au nouveau journalisme. Le seul qui ait eu une influence sur moi,

et encore pas sur ma manière d'écrire, demeure Hubert Selby Jr. Vers 15 ans, j'avais lu la première édition de poche de *Last Exit to Brooklyn* et je me suis dit : on peut aussi écrire là-dessus. Je pensais jusqu'alors qu'écrire un roman américain, c'était écrire *Moby Dick* et je n'avais même pas envie de lire *Moby Dick*. A partir de là, j'ai pensé : "Que *Moby Dick* aille se faire foutre." »

C'est là qu'on comprend ce qui fait la différence entre les nouveaux journalistes comme Hunter S. Thompson et les rock critics. Elle se situe quelque part entre le Festival d'Altamont (lorsqu'à l'été 69, un hell's angel du service de sécurité des Rolling Stones poignarda un spectateur) et la mort de Jim Morrison deux ans plus tard. Les premiers pensaient que le monde pouvait être changé, que faire l'amour, se gaver de LSD et écouter Jimi Hendrix allait rendre la vie meilleure. Les seconds (Tosches, Bangs et Yves Adrien ou Patrick Eudeline en France) savaient que c'était faux. Que le rock, la pop culture et l'émancipation de la jeunesse étaient de beaux combats, mais qu'ils recelaient leur part d'ombre, leur lot de morts et de tragédies. De cette conviction naquit une écriture plus profonde, un regard plus ambivalent. Carburant moins à l'énergie et plus aux tranquillisants.

«SI VOUS VOULEZ LA RECONNAISSANCE, MOURREZ»

Lorsqu'on évoque Greil Marcus, son compère de *Cream* qui, avec *Lipstick Traces* (Allia), s'est essayé à une réflexion sur le XX^e siècle et ses undergrounds, Tosches affiche une mine amusée : « Greil est un pote. J'adore discuter avec lui, mais il théorise tout. Moi, je laisse mes organes parler. J'ai une répulsion naturelle pour l'abstraction. Quand la philosophie devient quelque chose de mathématique, elle perd toute vie. » D'où un goût pour les philosophes pré-socratiques et les poètes latins chez qui la pensée demeurerait quelque chose d'éminemment ancré dans le réel.

SE BASANT SUR LA POCHETTE: PAS SON DISQUE.»»

Et puis, *Cream* s'est arrêté, Lester Bangs est mort. Et les années 80 sont arrivées sans crier gare. « Lester était malheureux. Je crois qu'il n'a jamais vraiment eu l'occasion de se rencontrer lui-même. Une fois, nous sommes allés en boîte ensemble et le portier n'a pas voulu le laisser entrer. Je me suis retourné, il s'était endormi debout en attendant. » *Psychotic Reaction...* est, comme par hasard, le titre de son recueil d'articles paru chez Tristram (voir page 64). « Si vous voulez être reconnu, la meilleure chose à faire, c'est de mourir. C'est un peu le sujet de l'écriture. » Alors Tosches a pigé pour de grands magazines (*Rolling Stone*, *Vanity Fair*, *Playboy*...) et encaissé de gros chèques.

Il en tire une philosophie pour le moins désabusée : « Ecrire était le seul moyen que j'avais trouvé de me faire payer. La stupidité de la jeunesse me poussait à continuer. La stupidité est le moteur qui vous fait avancer, quels que soient vos dons. Elle vous fait croire que vous arriverez là où vous voulez aller. Mais on ne vous paye jamais pour faire exactement ce que vous désirez. Alors vous continuez à faire ce que vous savez faire. » Il tire une dernière fois sur sa clope, à la manière de George Raft dans *Scarface*, et ajoute : « Les multinationales sont de plus en plus puissantes. Elle veulent sortir des disques qui sonnent d'une certaine façon, publier des livres de recettes de cuisine de célébrités... Le combat n'a pas de fin, je n'arrive pas à imaginer une bonne manière de faire du fric. On n'en gagne pas en sauvant les petites Bulgares de la prostitution. On fait de l'argent en détruisant le monde. Si vous avez trouvé un plan pour vous faire quelque dollars sans foutre cette planète en l'air... continuez. »

«*Confessions d'un chasseur d'opium*» (Allia). Traduction de Julia Dorner. 73 pages. 40 FF.

«*Dino*» (Rivages): parution en juin 2001.